

nos poumons. L'homme et la plante dont la dépendance est déjà si évidente au point de vue de la nutrition, se rattachent donc aussi l'un à l'autre et s'entr'aident par la respiration.

Dans nos courses sur les hautes montagnes, l'abbé faisait observer que plus on monte, plus l'horizon s'élargit, et plus on sent sa propre petitesse. De même, disait-il, plus on devient savant, plus on voit les questions s'étendre et les solutions s'éloigner, plus on touche du doigt sa propre ignorance. Cela ne doit pas empêcher d'étudier encore et de chercher toujours, ne fût-ce que pour se défaire de la vanité et des présomptions qu'engendre la demi-science. C'est ainsi que l'on arrive à ces sommets philosophiques d'où l'on aperçoit mieux l'immensité de l'âme et du monde. On y comprend tout de suite que les notions accessibles à l'intelligence humaine ne sont rien à côté de celles qu'elle ignore et dont beaucoup, sans doute, resteront toujours hors de sa portée.

L'abbé Velay était enfin grand admirateur des poètes latins, dont il avait recueilli et classé méthodiquement toutes les maximes dans un grand cahier, écrit de sa plus belle écriture, et qu'il fit plus tard relier magnifiquement. Il appelait cela son musée de pierreries. Ah ! que de fois je lui ai envié ce volume où se trouvait condensée en quelque sorte toute la sagesse antique, ciselée, montée en bijoux, par les plus habiles ouvriers du Parnasse romain, et dont la prière sublime du *Pater* formait la dernière page et en quelque sorte la conclusion pratique ! Quel bonheur quand il me le laissait parcourir, et qu'il me serait agréable encore aujourd'hui de l'avoir dans ma petite bibliothèque et de le feuilleter aux heures de tristesse ou d'ennui ! C'est là que j'ai puisé l'amour des citations latines et si les iconoclastes